

## Une mystique du service

### LA VIE CONTEMPLATIVE SELON S. BERNARD

**E**n entrant à Cîteaux avec ses trente compagnons, saint Bernard a résolument fait le choix d'une vie communautaire. Il n'est pas entré dans une vie contemplative dans laquelle il devrait aussi – malgré lui – assumer une vie communautaire. Il avait déjà opté pour une vie communautaire en se retirant sur la propriété familiale à Sombernon, non tout seul, mais avec ses frères et quelques autres. C'était donc et d'emblée une retraite collective. Nous ne pouvons sous-estimer ce fait. Il va marquer toute la vie spirituelle de Bernard. On ne saurait, sans la tronquer, amputer de sa doctrine la dimension communautaire et même apostolique. Ce qu'il a vécu au départ, il y restera fidèle pour lui-même toute sa vie et il voudra que les moines cisterciens le vivent à leur tour<sup>1</sup>.

#### La « volonté commune »

La *voluntas communis* est un mot-clef dans la spiritualité de Bernard. Il a l'individualisme en horreur et s'est toujours opposé à toute forme de « singularité » (*singularitas*), qui est aussi de l'excentricité. Nous pourrions définir ici l'*ex-centricité* comme cette attitude qui ne met plus le bien commun au *centre*. En se singularisant, on sort du centre, du cercle. On s'éloigne de la *voluntas communis* pour chercher son bien propre. Celui qui se comporte de cette façon vit « selon la chair », il vit contre l'Esprit. Saint Paul avait dit des Corinthiens qui se singularisaient (l'un disant appartenir à Paul, l'autre à Apollos) : « Vous êtes encore charnels. Puisqu'il y a parmi vous jalousie et querelles, n'êtes-vous pas charnels et ne vous conduisez-vous pas de façon tout humaine ? » (1 Co 3, 3).

---

<sup>1</sup> C'est peut-être déjà un point par lequel il diffère d'Étienne Harding, père abbé et cofondateur de Cîteaux.

Saint Bernard considère l'éloignement de la communauté comme une forme d'orgueil, parce que l'orgueilleux croit avoir l'existence par lui-même et n'avoir besoin de personne. C'est pourquoi l'orgueilleux s'isole des autres. « Cette solitude est celle des orgueilleux, car ils se considèrent comme uniques et n'ont qu'un désir : passer pour uniques » (*Div* 1, 2).

Bernard utilise la référence à la communauté comme un vrai critère pour discerner l'humilité. À ses yeux, le moine qui ne s'en tient pas à la règle commune ne se rachète aucunement en faisant des choses admirables et extraordinaires, et celui qui est fort appliqué à des pratiques particulières, mais lent dans les exercices communs, se trouve au cinquième degré de l'orgueil ! (cf. *Hum* 42).

Bernard aimait l'image de la procession. Personne n'est capable de former à lui tout seul une procession. Au contraire « il troublerait la procession, celui qui s'arrangerait pour s'avancer en solitaire ; et ce n'est pas à lui seul qu'il nuirait, il importunerait aussi les autres » (*Pur* 2, 2).

C'est que naturellement l'être humain est un être social, dans le sens où il est dans la nature des choses que l'homme apprenne très vite à tenir compte des autres. Il comprend très tôt que l'autre aussi a droit au respect de ses besoins et même droit au plaisir ! En témoigne ce passage dans le *Traité de l'amour de Dieu* :

Oui, c'est toute justice que celui qui participe à la nature ne soit pas exclu de la grâce, surtout de cette grâce qui se trouve inhérente à la nature. S'il est à charge à l'homme, je ne dis pas de subvenir aux besoins de ses frères, mais aussi de veiller à leurs plaisirs, qu'il réprime les siens s'il ne veut être transgresseur de la loi. Qu'il se permette tout ce qu'il veut, à condition de se souvenir de l'obligation d'en accorder tout autant à son prochain. C'est ainsi que l'amour charnel devient aussi social, quand il s'élargit en vue du bien commun. – *Sic amor carnalis efficitur et socialis, cum in commune protrahitur* (*Dil* 23).

## Vivre en Église dans l'Esprit

Cet « amour social » se purifiera et s'approfondira par la foi en Christ. Et il le fera tellement que notre désir de nous conformer au Christ et notre amour de Dieu s'exprimeront nécessairement dans notre sens de la vie communautaire. Pour Bernard, notre première communauté c'est l'Église. Notre union personnelle à Jésus suppose que nous soyons membres de l'Église. Ce que nous appelons aujourd'hui la dimension mystique de notre vie spirituelle est elle-même conditionnée par notre adhésion à l'Église. C'est d'abord l'Église qui

a droit au titre d'épouse (*SCt* 68 et *SCt* 69, 1). Bernard le dit dans une de ces admirables conclusions des *sermons sur le Cantique* :

Grâce te soit rendue, Seigneur Jésus : tu as daigné nous agréger à ton Église bien-aimée, non seulement pour que nous te soyons fidèles, mais encore pour que nous te soyons *unis tout comme une épouse*, en vue d'une joyeuse, chaste et éternelle étreinte. À nous aussi tu donnes de contempler à visage découvert ta gloire, cette gloire qui t'est commune en toute égalité avec le Père et l'Esprit Saint dans les siècles des siècles (*SCt* 12, 11).

Pour nous, vivre en Église, cela passe concrètement par la communauté. Mais c'est l'Esprit Saint qui suscite « la volonté commune », qui nous mène de la *voluntas propria* à la *voluntas communis*<sup>2</sup>. Il est logique d'en conclure que l'absence de vie communautaire dénote aussi une absence de l'Esprit. « L'anathème est séparation. Oui, ainsi en est-il de quiconque se sépare de l'unité : n'en doute pas, de lui l'Esprit de vie s'est retiré » (*Mich* 1, 6). C'est qu'en effet :

Jésus signifie : Sauveur, ou salut ; anathème veut dire : séparation. Celui qui te murmure de te séparer du salut n'est donc pas l'Esprit de Dieu, il ne vient pas de Dieu, car l'Esprit Saint entend rassembler et non pas disperser, lui ne cesse de rappeler sur leur terre les dispersés d'Israël (*Div* 22, 4).

Ces citations devraient nourrir notre souci pour l'œcuménisme, mais elles doivent aussi et d'abord stimuler notre vie communautaire. Notre générosité ne suffit pas pour former une communauté. Il nous faut l'onction de l'Esprit. Depuis la chute dans le péché nous sommes trop spontanément repliés sur nous-mêmes pour que la cohésion entre nous soit stable. Mais ce que la nature ne sait plus faire, le Saint-Esprit le donne par grâce. Écoutons saint Bernard qui parle d'abord de l'égoïsme qui nous est propre, alors même qu'il nous rend moins humain. Cet égoïsme nous aveugle sur nous-mêmes et en même temps juge les autres de façon indue.

L'homme, comme dépouillé de toute humanité, là où il veut, lorsqu'il en a besoin, être secouru par les hommes, ne veut pas, lui, secourir les hommes lorsqu'ils en ont besoin. Bien plutôt, il juge, méprise, ridiculise les hommes, lui homme, les fautifs, lui pécheur,

<sup>2</sup> Si Bernard utilise continuellement l'expression *voluntas communis*, il faut remarquer par contre qu'elle ne vient jamais sous la plume de saint Benoît, aussi importante soit la vie communautaire dans la Règle, et la lutte contre la volonté propre et la singularité (cf. *RB* 7, 55).

sans se considérer lui-même, de peur d'être tenté lui aussi. De ce malheur, je l'ai dit, la nature ne peut pas se relever elle-même. Elle ne recouvrera pas, une fois gâtée, l'huile de la mansuétude innée. Mais ce que ne peut la nature est au pouvoir de la grâce. L'homme que l'onction de l'Esprit en sa miséricorde daignera arroser à nouveau de sa bonté, redeviendra aussitôt un homme. De plus, il recevra de la grâce un don meilleur que celui de la nature. La grâce le sanctifiera dans la foi et la douceur (*SCt* 44, 6).

Ce texte nous fait comprendre combien la sainteté personnelle fonde en même temps la communauté autour de soi. C'est seulement maintenant, après avoir reçu l'Esprit de Jésus, qu'il nous est possible de vivre comme la Règle l'entend au chapitre 72. Nous en trouvons un écho dans la citation suivante dans laquelle Bernard s'adresse à celui qui a reçu l'onction de l'Esprit :

Toi aussi, mon frère, si tu as reçu quelque don d'en haut, ne tarde d'en faire part à tes compagnons, [...] alors tous te rendront le témoignage que toi aussi tu répands les parfums les plus exquis. Quiconque d'entre vous, supporte avec patience les infirmités tant physiques que morales de ses frères, et de plus si, avec autorisation et capacité, il les soulage de ses services, les reconforte de ses encouragements, les instruit de ses conseils, [...] quiconque d'entre vous, dis-je, agit de la sorte, répand parmi ses frères une odeur vraiment bonne, et même l'odeur des parfums les plus exquis (*SCt* 12, 5).

Aurions-nous peur de trop donner à nos frères et de manquer de matière à partager ? Bien au contraire : plus on donne, plus on reçoit à donner. Dans son quatrième *sermon sur l'Ascension*, Bernard le dit textuellement : « le privilège des dons spirituels, c'est de se communiquer sans diminuer » (*Asc* 4, 2). Et dans son commentaire sur le psaume 90 :

Ce que je partage, moi, je ne m'en prive pas pour autant. Bien au contraire : tout ce que donne le Seigneur, je m'en nourris avec vous, d'autant plus sûrement et en y trouvant d'autant plus de saveur. Cette nourriture-là ne diminue pas à être distribuée, elle augmente même au fur et à mesure qu'on la sert (*QH* 10, 6).

### Être utile à autrui

Nous comprenons alors dans quel sens Bernard parle de la charité comme de quelque chose d'« utile ». L'utilité a certes le sens spirituel d'agir selon les vues de Dieu : aimer le prochain c'est le rapprocher de Dieu. Mais il n'est pas indigne de l'Esprit d'être fort pratique. C'est dans ce double sens que nous devons comprendre la phrase fameuse dans la *Lettre* 11 : « L'amour ne cherche plus ce qui

lui est utile à lui seul, mais l'utilité d'un grand nombre » (*Ep* 11, 4)<sup>3</sup>.

Déjà en saint Paul, que Bernard citait ici très librement, la charité est concrète et pratique :

Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. Ne soyez pour personne une occasion de chute ni pour les Juifs, ni pour les Grecs, ni pour l'Église de Dieu. C'est ainsi que moi-même je m'efforce de plaire à tous en toutes choses, en ne cherchant pas mon avantage personnel mais celui du plus grand nombre, afin qu'ils soient sauvés (1 Co 10, 31-33).

Je dirais : pas seulement pratique, mais franchement diplomatique ; la charité fait un effort pour rencontrer l'autre sur son propre terrain et pour cela elle est prête à des concessions.

L'importance de la charité en acte prouve bien que la « vie active » est toujours nécessaire dans une communauté. Bernard renvoie pour cela à l'image des deux sœurs Marthe et Marie. Aussi bien la contemplation (Marie) que les œuvres (Marthe) sont des formes de la lumière. Elles sont toutes les deux lumineuses dans la mesure où elles sont bien vécues. « Marthe est bien la sœur de Marie. Même si l'âme retombe de la lumière de la contemplation [...], elle se maintient dans la lumière d'une activité louable » (*Sct* 51, 2).

Bernard n'a jamais accepté que des abbés se défassent de leur charge abbatiale pour mener une vie plus contemplative. À son ami Oger, il écrit sévèrement : « Avoue donc ce qu'il en est vraiment : tu as jugé que ta propre tranquillité l'emportait sur l'utilité de la communauté » (*Ep* 87, 3). Et dans une autre lettre : « S'il est loisible à quiconque de préférer au bien commun (*utilitati communi*) sa propre tranquillité, qui donc alors pourra s'écrier en vérité : *Pour moi, vivre, c'est le Christ, et mourir m'est un gain* (Ph 1, 21) ? » (*Ep* 82, 1). Plus connues encore sont les remontrances assez cinglantes adressées à un autre ami, Guillaume de Saint-Thierry : « Malheur à toi si tu es supérieur sans être utile, mais bien plus grand malheur encore à toi, si par crainte d'être supérieur tu fuis l'occasion d'être utile » (*Ep* 86, 2).

C'est toujours à cause de cette estime de la vie communautaire que Bernard a des appréhensions à l'égard de la vie érémitique. Celui qui est faible a besoin de la communauté. Mais celui qui est fort, c'est la communauté qui a besoin de lui (cf. *Ep* 115, 2). Je reste toujours

<sup>3</sup> Cf. *RB* 72, 7 : « Nul ne recherchera ce qu'il juge utile pour soi, mais bien plutôt ce qui l'est pour autrui. » Nous restons donc bien dans la perspective du chapitre sur le bon zèle.

impressionné par cette définition que Bernard donne du degré le plus élevé de l'amour spirituel. Elle prend toute sa densité dans la bouche d'un mystique :

Enfin, nous aimons spirituellement notre esprit lorsque, par amour, nous considérons ce qui est utile à nos frères comme plus important encore que nos occupations spirituelles (*Div* 101).

### Faiblesse et force

La force d'une communauté chrétienne puise paradoxalement son énergie dans le partage des faiblesses de ses membres. Entendons-nous bien, je ne dis pas qu'une multiplicité de misères fait un château fort. Elle peut faire couler la maison. Mais en régime chrétien, la conscience de ses propres limites fait qu'on cherche son appui ailleurs, sans s'attribuer la puissance et la force. Le chemin obligé – non seulement pour notre vie spirituelle personnelle, mais aussi pour la santé communautaire – est la traversée de ses propres zones d'ombre :

Mais pour que votre cœur soit touché de compassion pour la misère d'autrui, il faut premièrement que vous reconnaissiez la vôtre propre, afin que vous trouviez le sentiment du prochain dans le vôtre, et que vous appreniez de vous-mêmes de quelle manière vous devez le secourir (*Hum* 6).

En cela Bernard rejoint la grande tradition des maîtres spirituels qui ont toujours basé la charité vraie sur une connaissance éclairée de soi-même. C'est finalement une question d'équilibre. Il faut donner du temps à Dieu, à soi-même et aux autres.

Sera estimé parfait tout homme dont l'âme laissera voir une harmonieuse et heureuse convergence de ces trois réalités : il sait gémir pour lui-même et exulter en Dieu ; en même temps, il est en mesure de contribuer au bien de ses proches (*SCt* 57, 11).

Une phrase pareille est typique de l'esprit de Bernard : il a soin de tenir les différents éléments ensemble dans une synthèse équilibrée. On ne peut négliger ni le temps donné à Dieu, ni l'attention à soi-même, ni le soin des autres. Négliger un des trois, c'est fragiliser sa vie spirituelle, mais aussi la communauté dans laquelle on vit. Nous devons aux autres non seulement l'attention charitable, mais encore notre engagement personnel dans la prière, ainsi que le soin de nous-même. Dieu sait combien de religieux et de religieuses ont payé cher leurs négligences en ces domaines ; et combien de communautés ont fini par périr faute de lucidité et de courage pour remédier aux problèmes qui se posaient.

## Mystique du service

Mais l'équilibre parfait n'existe pas. Les nécessités de la charité fraternelle entrent souvent en concurrence avec la contemplation.

En cette vie, pas de contemplation continue facile ni de loisir durable ; l'exigence contraignante et impérieuse du devoir et du travail nous presse (*SCt* 58, 1).

Job est la figure biblique qui témoigne du tiraillement que ressent le contemplatif qui se met en même temps au service de ses frères.

Peut-être le bienheureux Job endurait-il quelque chose de semblable, lorsqu'il disait : *Si je m'endors, je dis : quand me lèverai-je ? Mais ensuite j'attends le soir avec impatience.* Ce qui veut dire : si je suis tranquille, je me reproche de négliger le travail ; si je suis occupé, je me reproche aussi bien de troubler ma tranquillité. Tu vois que cet homme saint est douloureusement ballotté entre le fruit du travail et le sommeil de la contemplation. Bien qu'il s'applique toujours à de bonnes choses, pourtant il est toujours en train de s'en repentir, comme si elles étaient mauvaises ; à tout moment il cherche en gémissant la volonté de Dieu. Sans aucun doute, l'unique remède ou refuge en l'occurrence, c'est la prière et un gémissement fréquemment adressé à Dieu, pour qu'il daigne sans cesse nous montrer ce qu'il veut que nous fassions, et à quel moment, et jusqu'à quel point (*SCt* 57, 9).

Remarquons une fois de plus l'équilibre dans la dernière phrase. Il faut prier non seulement pour que Dieu montre sa volonté, mais encore pour savoir à quel moment il faut la faire, et enfin dans quelle mesure, car l'impétuosité dénote souvent moins la ferveur que le manque de discernement.

Le service à rendre est souvent une charge ? Mais on y est poussé – et peut-être attiré – par l'amour. Bernard a une belle expression dans sa *lettre* 48 : *gravor, sed trahor* (*Ep* 48, 3). On pourrait traduire librement : « cela me pèse, mais je suis entraîné (sous-entendu : par l'amour) ». Le critère est toujours : est-ce que j'agis par amour de Dieu ? Est-ce que l'épouse sort de sa contemplation à cause de l'Époux ? Si oui, avec l'épouse, nous pourrions dire de ceux que nous servons :

Ils m'épargneront en ne m'épargnant pas et je trouverai plutôt mon repos, en ce qu'ils ne craindront pas de me déranger pour leurs besoins. Je ferai ce qu'ils désirent autant que je pourrai et c'est en eux que je servirai mon Dieu aussi longtemps que je vivrai, par une charité sans feinte (*SCt* 52, 7).

C'est ce que Bernard appellera ailleurs : l'*opportuna importunitas* (*Div* 93, 2). C'est que non seulement l'amour nous pousse intérieurement vers le service. Mais l'Époux tant recherché le fait aussi.

Tandis qu'elle montre le petit lit, lui l'appelle au champ, il l'invite au travail. Il pense que rien ne sera plus persuasif pour la décider au combat que de se proposer lui-même soit comme exemple soit comme récompense de ce combat (*SCt* 47, 6).

Chez saint Bernard, la « mystique des épousailles » n'est pas opposée à une « mystique du service ». Il y a un empressement au service qui est l'expression même d'un haut degré de contemplation. L'amour pousse à aller vers les autres, à leur partager ce qu'on a reçu. Au niveau personnel, la séquence est toujours : conversion – ascèse du désir – fécondité. Dans un contexte ecclésial, se laisser guider par la Parole de Dieu signifie qu'on vit dans l'Église, qu'on vit avec les autres en Église, ce qui permet de devenir à son tour épouse du Christ, ce que l'Église mystérieusement est déjà.

C'est dans ce sens qu'on peut comprendre comment pendant des siècles l'expression « vie apostolique » a exprimé le but de la vie contemplative cénobitique : le fait de vouloir vivre intensément la vie des premières communautés dans le partage des biens et la prière. Actuellement l'expression signifie plutôt la mission auprès des « autres », c'est-à-dire ceux qui ne font pas partie de notre communauté dans le sens strict du terme. La communauté elle-même est au service des autres. On pourrait donc dire que, auparavant, le terme « vie apostolique » définissait la communauté « ad intra » ; actuellement il désigne la relation qu'entretient la communauté « ad extra ».

### **Les dons de l'Esprit**

Bernard opère une synthèse, grâce à sa conception de l'œuvre du Saint-Esprit<sup>4</sup>. Il exprime clairement sa doctrine de la fécondité de la vie spirituelle, en commentant à quoi est appelé l'amour entre l'épouse (ici l'âme individuelle) et l'Époux. Il part de la citation du Cantique : « Ton nom est une huile répandue » (*Ct* 1, 2) :

Quelle vérité de notre vie intérieure l'Esprit Saint nous fait-il connaître par ce texte ? Sans aucun doute, il explique l'expérience, qui nous arrive parfois, de deux de ses opérations. Par la première, il nous affermit d'abord intérieurement dans les vertus requises pour notre salut. Par la seconde, il nous pare aussi extérieurement de ses dons pour gagner les autres à Dieu. Nous recevons les vertus pour nous, les dons pour notre prochain. Par exemple, la foi, l'espérance et la charité nous sont données pour nous-mêmes : car sans elles nous ne pouvons pas être sauvés. En revanche, le langage de la science ou de la sagesse, le charisme de guérison, la prophétie et d'autres dons

---

<sup>4</sup> Cette conception se retrouvera plus tard chez Ruusbroec.

semblables, dont nous pouvons manquer sans aucun préjudice pour notre salut, nous sont assurément accordés pour le salut de nos proches. Ces opérations de l'Esprit Saint, dont nous faisons l'expérience en nous-mêmes ou dans les autres, appelons-les, si vous le voulez, infusion (*infusionem*) et effusion (*effusionem*), pour que les noms correspondent à la réalité (*SCt* 18, 1 ; cf. *Div* 88).

Ce texte présente deux types de dons de l'Esprit, mais affirme en même temps la priorité des « vertus », c'est-à-dire des « puissances », qui nous sont nécessaires pour nous-mêmes et dont l'absence compromettrait notre action vers l'extérieur : la foi, l'espérance et la charité. En d'autres termes, Bernard ne mettra jamais sur le même pied « l'infusion » et « l'effusion ». La deuxième ne sera valable que si elle découle de la première. Mais, il reste vrai que les dons de l'Esprit qui sont faits pour être mis au service des autres, nous n'avons pas le droit de les garder pour nous en nous repliant sur nous-mêmes. Il s'agit de respecter la nature des dons et de les respecter pour ce qu'ils sont.

Mais ici il faut bien se garder, d'une part de donner ce que nous avons reçu pour nous-mêmes, et d'autre part de retenir ce que nous avons reçu pour en faire largesse. Tu retiens pour toi-même le bien de ton prochain si, par exemple, tu es rempli de vertus et doué aussi extérieurement de science et d'éloquence et que, par crainte peut-être ou par paresse, ou par une humilité indiscreète, tu enfermes dans un silence inutile, voire blâmable, la bonne parole dont beaucoup auraient pu profiter (*SCt* 18, 2).

Bernard va de l'intérieur vers l'extérieur. Souvent, on se répand trop vite vers l'extérieur. Il fait appel à l'image de la vasque et du canal. Un canal n'est qu'un lieu de passage. Par lui-même il ne retient rien. La vasque est un récipient où les choses mûrissent, se décantent et en débordent seulement quand elles sont mûres. La vie spirituelle a besoin de cette maturation : il lui faut du temps, de la formation, de l'instruction, de la sagesse.

La sagesse consiste à faire de soi une vasque et non pas un canal. Un canal reçoit l'eau et la répand presque tout de suite. Une vasque en revanche attend d'être remplie et communique ainsi sa surabondance sans se faire de tort. [...] Vraiment, dans l'Église d'aujourd'hui, nous avons beaucoup de canaux, mais très peu de vasques (*SCt* 18, 3).

La contemplation précède l'action. Celle-ci est le fruit de celle-là. C'est que l'amour est fécond. Pour Bernard, l'action s'applique d'abord à la prédication.

Cet amour est passionné ; c'est celui qui convient à l'ami de l'Époux ; [...] cet amour comble, chauffe, bouillonne, se répand enfin avec

assurance, rompant toutes les digues [...] Qu'il prêche, qu'il porte du fruit (SCt 18, 6).

On peut interpréter ce texte de façon purement psychologique : quand on est passionné, on communique aux autres son enthousiasme. Mais pour Bernard, le motif de l'action trouve son origine dans le fait que Dieu a créé l'homme pour aimer et pour être aimé. L'homme est fait pour Dieu. Et Dieu est amour. Le but de l'action sera donc finalement Dieu. À travers tout ce que nous souhaitons et tout ce que faisons pour notre prochain, en arrière-fond, il y a l'amour de Dieu lui-même : notre amour pour lui, qui n'est que la conséquence de son amour pour nous. Bernard le dit dans une phrase très dense : « Dieu est charité et rien au monde ne saurait combler la créature faite à l'image de Dieu, sinon ce Dieu charité, qui seul est plus grand que sa créature » (SCt 18, 6).

Tout contemplatif devient ainsi missionnaire. C'est même volontiers (*libentissime*) que le contemplatif interrompra sa prière pour être actif et missionnaire. Plus encore, son désir de mener les autres vers Dieu est le signe d'une contemplation authentique.

La contemplation vraie et chaste a ceci de particulier. Lorsqu'elle a violemment embrasé l'esprit du feu divin, elle le remplit parfois d'un si grand zèle et d'un si grand désir de gagner à Dieu des âmes pareillement aimantes, que cet esprit interrompt très volontiers le loisir de la contemplation pour le labeur de la prédication (SCt 57, 9 ; cf. SCt 58, 1.3).

Aimer Dieu qui est Amour, c'est vouloir être comme lui, c'est-à-dire vouloir vraiment le bien pour les autres. N'est-ce pas là une authentique paternité, qui est aussi celle des contemplatifs ?

Pour l'Épouse, être entraînée par l'Époux, c'est recevoir de lui-même le désir d'être entraînée, le désir des bonnes œuvres, le désir de porter du fruit pour l'Époux. Car pour elle, vivre c'est l'Époux, et mourir c'est un gain (SCt 58, 1).

La première partie de la phrase exprime la dimension contemplative, celle qui consiste à accueillir le désir que Dieu veut mettre en nous. La deuxième partie est claire elle aussi : mourir pour l'Époux, c'est mourir en se donnant aux autres.

### **Fécondité ecclésiale**

Saint Bernard donne deux conditions pour que le ministère du prédicateur soit fécond – cela s'applique aussi aujourd'hui à tous ceux qui ont la mission de témoigner de la foi en Christ. D'abord ne pas être mû par ambition personnelle, mais parce qu'on a reçu la mission de le faire :

C'est donc à examiner [les âmes ou les églises], à les corriger, à les instruire, à les sauver qu'est invitée une âme plus parfaite, pourvu qu'elle ait obtenu ce ministère non par brigue, mais par l'appel de Dieu, comme Aaron (*SCt* 58, 3).

Mais ensuite, il y faut encore quelque chose de plus intérieur, cette flamme qui nous pousse vers les autres.

Qu'est-ce que cette invitation, sinon un certain aiguillon intérieur de la charité, qui doucement nous incite à avoir du zèle pour le salut de nos frères, du zèle pour la beauté de la maison du Seigneur, pour l'accroissement de ses gains et des fruits de sa justice à la louange et à la gloire de son nom ? Celui qui doit diriger les âmes ou s'adonner, de par sa charge, au travail de la prédication, chaque fois qu'il sentira en lui-même l'homme intérieur remué par de tels sentiments de piété envers Dieu, comprendra sans doute possible que l'Époux est là et qu'il l'invite à ses vignes (*SCt* 58, 3).

N'empêche que celui qui est appelé à instruire les autres est souvent tiraillé, parce qu'à ce moment précisément il voudrait se nourrir spirituellement lui-même.

Remarque comment l'Épouse demande une chose et en reçoit une autre. Elle aspire au calme de la contemplation, et on lui impose le travail de la prédication ; elle a soif de la présence de l'Époux, et on lui joint d'enfanter des fils à l'Époux et de les nourrir (*SCt* 41, 5).

Le repos contemplatif n'est donc pas un absolu. Les besoins du prochain peuvent nous en arracher. « Voici en effet ce qui est bien préférable : se reposer et être avec le Christ. Mais il est nécessaire de sortir pour gagner les hommes qui doivent être sauvés » (*SCt* 46, 1).

Bernard ne sépare jamais les différentes formes de vie possibles. Il y a pour lui une seule orientation contemplative, dans laquelle tout le reste doit se situer. Une fois qu'on se trouve bien à sa place dans cette vocation contemplative fondamentale, il s'agit de recevoir sa place personnelle. Que cela puisse causer des tiraillements intérieurs est certain. Mais c'est normal et inévitable. Nous vivons toujours les deux facettes d'une vocation unique.

Le sentiment de l'âme est bien différent, selon qu'elle fructifie pour le Verbe ou qu'elle jouit du Verbe. Dans le premier cas, son attention se tourne vers les besoins de son prochain ; dans le second, elle est appelée par la douceur du Verbe (*SCt* 85, 13).

Le principe sera toujours la charité, ce qui est « utile » pour autrui : « Je ne chercherai pas mon avantage personnel, ni ce qui m'est profitable, mais ce qui l'est au plus grand nombre » (*SCt* 52, 7). L'expression revient souvent : il faut vivre pour les autres, pour

« tous » (cf. *SCt* 41, 6). C'est toujours l'intérêt commun qui prime : « Ce qui réjouit le cœur d'un seul homme est tout autre chose que ce qui en édifie plusieurs » (*SCt* 9, 8).

Cette doctrine a pour conséquence que Bernard relativise en quelque sorte la vocation monastique elle-même, ce qui ne laissera pas d'étonner certains. Il considère la vie à l'extérieur du monastère souvent « meilleure », ou « plus virile » : « Tu fais bien d'être vigilant dans la garde de toi-même ; mais celui qui est utile à plusieurs, agit mieux et plus virilement » (*SCt* 12, 9). Sans doute n'a-t-on pas toujours vu cette dimension de l'enseignement de Bernard, peut-être parce qu'on trouvait a priori indigne d'un mystique de donner autant d'importance à l'engagement pastoral. Une « mystique des épousailles » semblait se suffire et être quasiment incompatible avec une « mystique du service ». Pourtant les textes de Bernard sont là<sup>5</sup>.

Pour conclure, j'en reviens à l'une de mes idées de départ : le contexte de la mystique de Bernard est toujours ecclésial : se laisser mener par la Parole de Dieu signifie d'emblée vivre en Église et à son service. Le chrétien fait siens les besoins de l'Église universelle (*Ep* 141, 1). Ce qui prime toujours, avant tout et après tout, c'est la charité :

Entraîne-moi sur tes pas : je te suis avec joie ; je jouis avec toi avec plus de joie encore. Si tu es bon, Seigneur, pour ceux qui te suivent, que seras-tu pour ceux qui te rejoignent ? (*SCt* 47, 6).

*Abbaye N.-D. d'Orval*  
*B – 6830 VILLERS-DEVANT-ORVAL*  
l.vanhecke@ocso.org

Lode VAN HECKE, ocso

---

<sup>5</sup> Certains auteurs vont le reconnaître et voir dans cette « idée de la fécondité » un apport original de Bernard à la tradition augustinienne et grégorienne (Cuthbert, Mieth).